

rudes que de nos jours, est connu pour ses techniques agricoles qui lui permirent de survivre dans des terres sauvages, de porphyrite, de sels, de fer, de cuivre. Ces Atacameños édifièrent des tombes dites "chullpas" et des villages fortifiés en pierres non travaillées, cimentées à la glaise. Ils occupèrent des oasis entre deux mille et trois mille mètres d'altitude, au pied de la Puna si rude et des volcans de plus de cinq mille mètres de hauteur. Ils peignirent les lamas sur les rochers, et de nombreux ateliers sont des sites fameux pour les amateurs de pointes de flèches. Des tombes ont livré des objets qui laissent supposer une assez grande perméabilité aux influences étrangères: leur esprit voyageur et leur vaste domaine culturel sont sans doute à la base de cette faculté d'emprunt.

Un film de Mme Mostny, directrice des collections archéologiques de Santiago, montra quelques épisodes de la grande fête de la Vierge de la Guadeloupe, chaque 8 septembre, au cours de laquelle, dans le village de Aiquina, toutes les statues de Vierges de la région sont assemblées et escortées dans leur procession par des danseurs d'origine aymara, aux costumes rutilants et disparates, au cours d'une cérémonie d'une grande tenue, malgré l'affluence des fidèles déguisés. On a peine à croire que de telles fêtes puissent avoir pour cadre un paysage aussi désertique et si peu destiné à abriter des hommes.

René FURST : "Calapalo - Tribu indienne du Brésil central -
Expédition 1955". (19 janvier 1957).

En mai 1956, M. René Fürst avait présenté quelques extraits de ses carnets de route rédigés au cours de son voyage de 1955 dans le Haut-Xingú (voir Bull. No. 12, p. 31). Cette fois, aidé par un film en couleur, il a voulu montrer la vie d'une petite communauté, celle des Calapalos, vivant dans un cadre naturel sévère, transition entre les steppes et la forêt du type amazonienne, cadre qui, aidé par les rapides des rivières, seules routes praticables, a isolé les petits groupes humains du Haut-Xingú du dangereux contact avec les Blancs, lesquels ont apporté la Maladie, à la suite des déobéissances réitérées des ancêtres des Calapalos envers leur Créateur, solitaire et non engendré. Cette légende de création recueillie par notre voyageur place le lieu de création des hommes à l'endroit précis où ils vivent aujourd'hui.

Une centaine de Calapalos, habitant six grandes cases familiales, forment tout ce peuple, isolé même des postes du Service de Protection aux Indiens. Ils accueillirent amicalement M. Fürst et son compagnon et les autorisèrent à partager leur vie, ce qui permit à M. Fürst de relever de nombreux dessins, tantôt réalistes, tantôt conventionnels, d'animaux tels que les poissons, les tortues, les alligators, les tapirs, les jaguars. Le coloriage est effectué au moyen de couleurs naturelles simples.

La nature n'est pas favorable au Calapalo, cet inventeur méconnu qui dut imaginer un outillage de bois et de coquilles en l'absence de pierre et créer une méthode originale d'extraction des sucs toxiques du manioc. Une hygiène corporelle constante, les secrets appris au cours des initiations à plusieurs degrés durant les saisons de pluies, la protection de certains esprits invoqués processionnellement au son des trompes et des gigantesques flûtes de bambous

par des musiciens emplumés, les danses de purification et de libération des esprits, lui permettent de traverser sans trop de heurts les âges de sa vie terrestre.

M.Fürst s'est révélé très sensible à la vision des corps nus des Calapalos, les uns se livrant sur le sable à la lutte traditionnelle au cours de laquelle leur musculature, digne de Michel-Ange, impressionne par sa force disciplinée, les autres, plus frêles, ceux des porteuses d'eau ou des fileuses de coton sauvage, allègent ce que le cadre géographique a de rude et d'inachevé. Il a voulu faire partager son plaisir esthétique aux spectateurs. En ce sens, son film est une réussite.

Mme M.PARANHOS da SILVA: "Ouro Preto (Brésil), capitale d'hier, musée d'aujourd'hui". (7 mars 1957).

Lorsque du piton d'Itacolomi, vers la mi-juin de 1698, Antonio Dias de Oliveira et ses "bandeirantes" paulistes reconnurent le site aurifère qui avait motivé leur expédition, ils ne se doutèrent pas que sa haute teneur en or noir, l'"ouro preto" éponyme de ce lieu désert, allait donner naissance en quelques années à un vaste campement sans loi de trente mille orpailleurs, préfigurant ainsi, au début du XVIII^e siècle, les futures villes minières du Klondyke et de l'Australie, avec les mêmes violences et les mêmes enrichissements rapides, puis, un demi-siècle plus tard, à une ville luxueuse, cultivée, dotée de bibliothèques et du premier théâtre du continent.

De ville riche, d'où son nom officiel de Vila Rica jamais adopté par ses habitants, elle passa au rang de capitale de l'Etat de Minas Gerais jusqu'à son déclassement en 1897 au profit de Belo Horizonte, dont la situation topographique permit une extension que jamais la charmante Ouro Preto n'aurait pu connaître, avec ses rues étroites, tortueuses, unissant par montées et descentes les églises baroques édifiées au sommet de collines hostiles à un urbanisme rationnel.

Ville de rêve, ville reliquaire, Ouro Preto est aujourd'hui officiellement classée en qualité de monument national et c'est le seul exemple brésilien d'une ville entière protégée légalement contre un modernisme ici très timide. Elle a conservé son style, même si la Maison de la Fonte, créée en 1719, est affectée à une autre destination et si une Ecole des Mines remplace l'enseignement empirique de la belle époque.

Ce contraste entre le dynamisme de hier et la quiétude d'aujourd'hui fut évoqué avec talent par Mme M.Paranhos da Silva, secrétaire générale de la Société suisse des Américanistes, aidée par de beaux clichés, les uns pris au cours d'un récent voyage dans ces lieux romantiques, les autres étant des copies de gravures de l'époque coloniale.

Ouro Preto connut les premiers troubles anti-coloniaux de 1789 et le martyre du héros national Tiradentes. L'un de ses principaux titres de gloire est d'avoir donné naissance à l'un des plus grands artistes brésiliens, l'Aleijadinho, qui, malgré son isolement, assimila l'art de la seconde moitié du XVIII^e siècle,